

La Tête en Noir



N° 199
GRATUIT
SN1142-9216



Juillet
Août
2019

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Polars de l'Est

Depuis 2006 et la publication des *Hommes qui n'aimaient pas les femmes*, premier volet de « Millénium », de Stieg Larson, le lecteur de polars a eu le temps de s'habituer aux patronymes scandinaves et nordiques. Cette veine est en train de s'essouffler. Rassurez-vous, une mode peut en cacher une autre. C'est comme les trains. Et voici que nous arrive d'Estonie un petit bijou classique sur fond de huis-clos ferroviaire, qui vient confirmer l'éclosion des polars de l'Est. Le Train pour Tallin, d'Arno Saar, vient de paraître à La Fosse aux ours. On y découvre le personnage enquêteur de Marko Kurismaa, un flic tout ce qu'il y a de plus classique si ce n'est que c'est un ancien champion de ski de fond victime de narcolepsie, et surtout fils d'un ancien opposant au régime soviétique. Au début du roman, il y a le cadavre d'un homme dans un wagon de première d'un train qui fait la liaison entre la Russie et l'Estonie. Il a été empoisonné. L'enquête va avancer lentement et faire ressurgir tout un pan de l'histoire contemporaine d'un jeune pays né de l'éclatement du bloc communiste, et qui se retrouve tiraillé à la fois géographiquement et moralement. Arno Saar pose rapidement les jalons de son personnage récurrent, et nous propose surtout une intrigue sans fioritures ni exagérations. Avec beaucoup de retenue et aussi de colère. Ce roman fait suite à ceux d'espionnage du Roumain Georges Arion chez Genèse, et à l'émergence des auteurs polonais tel Zygmunt Miloszewski chez Mirobole puis Fleuve noir, qui nous avait ravi en 2013 avec *Les Impliqués*. Dans ce roman, Teodore Szacki, un procureur à Varsovie, remue lui aussi le passé soviétique dans un obscur monastère. Il y est bien entendu question de corruption. Cette série polonaise est assez proche à la fois par son style et par son fond classique de la série de l'Estonien Arno Saar. Et c'est peut-être ce qui fera la caractéristique principale des polars de l'Est. Les éditions Agullo s'intéressent de très près à cette littérature autrement exotique. Wojciech Chmielarz, n'est plus un néophyte en France. La Colombienne est la troisième aventure de Jakub Mortka. Si la trame des romans reste d'un classicisme éprouvé, il n'en est pas de même du fond. La personnalité de

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

COMMENT AVOIR DE LA GALETTE À PONT-AVEN

En juin 2015, on avait aperçu la touristique couverture d'« *Un été à Pont-Aven* » signé **JEAN-LUC BANNALEC** parmi les dernières parutions **Pocket** étalées, façon plage de vacances, sur la table « Nouveautés Poches » d'un Centre Leclerc. Bravo Jean-Luc, avions-nous pensé. En voilà un qui est sorti de la cohorte des 65463 écrivains policiers régionalistes bretons pour intégrer une grosse maison d'édition. Suivirent *Étrange printemps aux Glénan* en 2016 et *Les marais salants de Guérande* en 2017 toujours sous des couvertures dignes des meilleurs syndicats d'initiative. Rapide feuilletage. Rien de bien emballant : des dialogues ternes, des pavés descriptifs, avec un commissaire nommé Dupin (sans doute en référence à l'enquêteur de Poe). Plus intéressant, nous apprîmes que Bannalec ne venait pas, à l'origine, d'une obscure coopérative bretonne mais des Presses de la Cité, collection « Terre de France ». Mais notre plus grande surprise fut d'apprendre que les titres terroir de ce constant Jean-Luc étaient traduits de... l'allemand ! Bannalec est le pseudonyme de l'éditeur, traducteur et critique JÖRG BONG, tombé amoureux de la Bretagne où il a d'ailleurs acheté une maison sur le sentier côtier au sud de Pont-Aven au lieu dit X près du restaurant étoilé A*** (mais chut). Ses titres s'envolent en Allemagne, et une série TV en a été tirée avec afflux touristique germanique sur les lieux traités. Pour la Tête en Noir, alors que son dernier grand format est sorti (« Les Disparus de Trégastel »), investissons plutôt 8,30€ dans « Péril en mer d'Iroise » paru ce printemps chez Pocket avec une typique photo du petit port de l'île de Sein en couverture.

Pas de chance : c'est le plus épais des titres. Près de 500 pages en deux parties correspondant à deux jours avec quelques sauts de lignes

pour respirer. On débute avec Georges Dupin, commissaire de Concarneau, ex parisien examinant, nauséux, un container à déchets de la criée de Douarnenez où l'on vient de découvrir le cadavre d'une jeune pêcheuse égorgée. Dès la première page, on apprend que la lumière est « enivrante », que nous sommes au solstice d'été « fête qui s'appelait Alban Hefin chez les Celtes » (on s'en fout) que le soleil ne se couche pas avant 22h30, que c'est « le crépuscule astronomique » avant de passer aux choses sérieuses avec la description du cadavre très bien mis en scène avec ses bouts de poissons jouant dans le ciré, le pull et les cheveux. Dupin, neurasthénique, démarre l'enquête en slalomant entre les paragraphes descriptifs du port, de la jetée, du fonctionnement de la criée, et l'interrogatoire plat de Mesdames Gochat et Batout qui ont connu la morte. C'est lent mais ce qui est bien avec Dupin, c'est qu'il a d'efficaces lieutenants qui lui lancent des perquisitions et des enquêtes en moins de deux tandis qu'une habile collègue prénommée Nolwenn reste au bureau en sous-pilote pour faire des recherches internet. Dupin, avec son portable, est une sorte d'interface qui réagit mollement aux résultats communiqués par ses aides tellement fans d'histoire locale que c'en est une honte. Dupin préfère s'extasier sur les lumières bretonnes, les petits restaurants sympas, les troquets en granit où il carbure au café avant d'échouer devant des témoins qu'il interroge poliment en ne finissant pas ses phrases. Après donc en avoir appris des tonnes sur le vieux Douarnenez, les enchères à la criée, les sardines, la pêche et surpêche, les dauphins, le trafic de cigarettes et sur le roi des bolincheurs et chalutiers du coin, Dupin soupire :

« -Revenons à la morte, madame.

(...) - Elle s'était engagée en faveur d'une pêche durable, écologique et responsable. Elle participait à des projets et des initiatives concernant le parc d'Iroise.

- Le parc d'Iroise, intervint de nouveau madame Batout est un parc naturel marin exceptionnel, unique au monde ! Il est situé à la pointe extrême du Finistère, sur l'espace marin compris entre l'île d'Ouessant, l'île de Sein et les limites de la mer territoriale. Notre parc s'enorgueillit de la plus grande biodiversité maritime d'Europe (...) C'est un biotope de plus de cent vingt espèces de poissons ! Dans ses eaux vivent plusieurs colonies de dauphins et de phoques. Et c'est la



plus grande réserve d'algues d'Europe ! On a recensé plus de trois cents espèces différentes, la septième réserve du monde. »

On comprend alors que madame Batout, qui n'est pas une députée écolo en campagne, sert, pour Bannelec, à régurgiter ses scolaires recherches. Soupir, car nous ne sommes qu'à la page 32. En route donc pour les compilations de tous les guides finistériens que l'auteur fourre à coups de massue dans les monologues de ses personnages.

Après l'historique des conserveries depuis Bonaparte, celui du kouign amann et la légende de la ville d'Ys *in extenso*, embarquement pour l'île de Sein sous le prétexte qu'on vient d'y trouver un deuxième cadavre, celui d'une delphinologue qui ne se prénomme pas Delphine mais Laetitia. Historique des phares, des naufrages et légendes du Diable par le lieutenant du commissaire. Dupin est réceptionné par une Joséphine qui « dirige les musées de l'île » (!) et c'est reparti pour dix pages sur l'histoire de Sein, la population, l'épidémie de choléra, visite au cimetière, horaires et fréquence des navettes, topo sur la vedette de la gendarmerie, les grandes inondations, l'érosion due aux lapins et patati et patata, comme quoi aller voir un cadavre n'est pas si important que ça. Heureusement pour l'action policière, un troisième cadavre, celui d'un ex-virologue (le point sur ce métier), est découvert dans un creux de dune de la presqu'île de Crozon (géographie complète). Non ! Pas Crozon alors qu'on est déjà assommé à coups de Sein. Heureusement, le paysage est magnifique et madame Corsaire, la voisine qui a découvert le corps, a plein de choses à raconter...

Lire Bannelec pour *La Tête en Noir* nous fait prendre conscience de la marge qui existe entre les lecteurs apparemment contents de retourner à l'école et le critique vicieux qui estime que la documentation doit être digérée dans l'intrigue. Bien sûr, l'auteur, qui n'est quand même pas une buse, va se servir de 0,5 % des thématiques de ces pensums pour bâtir sa solution. Mais pour l'amateur d'intrigue bien goupillée quel calvaire (breton) !

Michel Amelin

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 197. -> **Le lot de plus de 100 anciens numéros : 15 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

Suite de la page 1

l'auteur transpire dans celle du Kub, qui est un personnage haut en couleur, à la fois énervant et attachant. L'auteur est spécialiste de la criminalité polonaise, et dans cette dernière intrigue il nous interpelle sur les ramifications internationales de la pègre. Cette série est particulièrement prenante. Mais le petit bijou qui nous vient de l'Est est sûrement à chercher du côté de la Slovaquie. Il sort en septembre, toujours chez Agullo, et est de la plume de Arpád Soltész. Il était une fois dans l'Est nous plonge dans une Slovaquie ultra-corrompue et dangereuse. Sur-tout, l'auteur fait preuve d'un style et d'une acuité terrible. Tout débute avec l'enlèvement d'une jeune fille par le Mammouth, et par son viol à répétition. Et après c'est l'enchaînement, voire le déchaînement. Des chapitres alternés qui passent d'un personnage à un autre, et qui nous ramènent à la dure réalité d'une corruption institutionnalisée et surtout exacerbée, amplifiée par une pègre qui n'a que peu d'humanité (lire les romans de Peter Guttridge au Rouergue qui explique pourquoi les mafias de l'Est ont eu raison des gangsters britanniques). De ces lectures se dégage une seule et unique certitude : notre vision occidentale de la chute du mur de Berlin est dramatiquement biaisée.

Le Train pour Tallin, Arno Saar (La Fosse aux ours, traduit de l'estonien par Patrick Vighetti – 216 p. 18 €.)

Les Impliqués, Zygmunt Miloszewski (Mirobole, traduit du polonais par Kamil Barbarski – 442 p. ; 22 €.)

La Colombienne, Wojciech Chmielarz (Agullo, traduit du polonais par Erik Veaux – 404 p. ; 22 €.)

Il était une fois dans l'Est, Arpád Soltész (Agullo, traduit du slovaque par Borbora Faure – 308 p. ; 21,50 €.)

Julien Védrenne



LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Hervé Prudon

La réédition de différents titres d'Hervé Prudon entamée par Jérôme Leroy à La Table Ronde et celle de *Nadine Mouque* dans « La Noire » sont deux excellentes nouvelles, et l'occasion pour nous de vous inciter à lire et relire ce magnifique auteur.

Nous avons croisé une fois Hervé Prudon, il y a bien longtemps, à Toulouse. TPS n'existait pas, il y avait un petit festival polar, place de l'Estrapade, emmené par Pierre-André Caleca, l'inimitable patron de la librairie *Le Hussard bleu*, un ours qui pouvait être aussi colérique qu'il avait grand cœur. Ce ne furent que quelques heures, passées dans la maison d'un des membres du festival, en attendant nos trains, mais nous en gardons un beau souvenir : des silences, une ambiance et de belles discussions.

Pour savoir qui est Hervé Prudon, nous vous conseillons de lire la très belle préface de Sylvie Péju, qui fut sa compagne de nombreuses années et qui signe un texte tout en sensibilité.

Nadine Mouque, donc, qui ressort près de vingt-cinq ans plus tard. À l'époque, nous avons été emballés par cette histoire complètement folle et le style d'Hervé Prudon. Aujourd'hui, le livre nous paraît encore plus grand, plus fort, plus beau. Plus grand, car à l'époque nous avons dû rester sur la base de l'histoire. Plus fort, car à l'époque nous n'avions pas dû prendre la mesure de tous les personnages. Plus beau car nous n'avions pas vu toute la puissance de la langue de Prudon. Obnubilés par ses mots qui se répondent,

nous n'avions pas saisi toute sa profondeur, tous les sentiments qu'elle véhiculait. Bref, pour ceux qui ne connaîtraient pas, foncez et pour ceux qui jugeraient cette relecture dispensable, n'en

croyez rien et ré-ouvrez ce texte aussi fou (oh !, cette histoire d'Hélène dans la cité...) que magnifique.

Mais avant que quelqu'un se dise qu'il serait de bon ton de rééditer *Nadine Mouque* et le garder au catalogue, certains autres titres originalement publiés chez Gallimard n'y avaient pas eu le droit. Heureusement, Jérôme Leroy, aussi bon lecteur qu'écrivain, veillait au grain. Grâce à lui **La Langue chienne**, qui signait le retour de Prudon à la « Série Noire » en 2008, a trouvé une seconde vie à **La Table Ronde**. En effet Jérôme Leroy y dirige une collection qui maintient d'excellents titres disponibles. *La Langue chienne*, donc, et ses drôle aventures de Tintin (mais pas celui qui se promène de case en case avec Milou) et, tout récemment, **Mardi Gris**, qui signait l'entrée de Prudon à la « Série Noire » en 1978. Livre remarqué par Manchette, comme le souligne Jérôme Leroy dans sa préface, *Mardi Gris* est le « portrait fidèle et sensible de la France de 1978 ». Plus de quarante ans plus tard, **Mardi Gris** reste un grand livre. Une phrase classique pour en parler « tout Hervé Prudon était là », c'est banal, mais nécessaire car il y a l'attrait de Prudon pour ces personnages en marge et son style qui déjà apparaît.

L'été arrive, vous ne savez quoi emmener dans vos valises ? Profitez-en pour vous faire l'intégrale de l'œuvre de Prudon.

Christophe Dupuis

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

La vie en Rose, de Marin Ledun. Série Noire Gallimard. En l'absence des parents partis en voyage, Rose, fille aînée et narratrice, essaie tant bien que mal de s'occuper de ses frères et sœurs. La tâche est ardue car les Mabilles-Pons sortent vraiment de l'ordinaire. L'affaire se corse quand Rose tombe enceinte de son policier préféré fort opportunément chargé d'enquêter sur un crime qui touche de près la famille. Entre comédie loufoque et intrigue criminelle, ce nouvel épisode de la drôle de tribu permet à Marin Ledun de poser un regard lucide et espiègle sur quelques sujets de société, incarnant ainsi la nouvelle garde du roman noir français. (20 €)

Jean-Paul Guéry



LE BOUQUINISTE A LU

Garçon, un pastiche !

Le Club. Michel Pagel. Les Moutons électriques

Oui, je sais ! Vous êtes en train de vous dire « Va falloir qu'il arrête avec ses pastiches ! ». Mais attendez ! Attendez !

Michel Pagel se livre à un exercice tout à fait étonnant en reprenant l'une des célébrités de la littérature jeunesse « **Le Club des Cinq** », régulièrement réédité par Hachette à la « Bibliothèque Rose ». Son écrivain est britannique, Enyd Blyton vendra des millions d'ouvrages jeunesse qui hantent encore toutes les maisons. Elle a écrit vingt et un « Club des Cinq », les vingt-quatre suivants étant l'œuvre de sa traductrice française : Claude Voilier. Pour les extra-terrestres, le Club des Cinq est composé de Claude, une fille responsable et intelligente, François, qui est droit et le « chef », Michel dit « Mick », malin mais le plus déluré du groupe, Annie, la petite blondinette, très volontaire mais un peu moins intelligente que tous les autres, et Dagobert, le chien ! Toute cette joyeuse équipée vit des aventures généralement policières à Kernach où se trouve les oncles et tantes (dont Tante Cécile) de toute cette marmaille.

Il faut noter que l'on a beaucoup reproché à Enyd Blyton dans son œuvre, des propos sexistes et xénophobes, mais cette dame est née en 1899, ce qui à défaut de lui donner des excuses explique des choses. Les textes ont été remaniés pour que ces défauts disparaissent et, en France, ils ont été réécrits aussi mais pour une autre raison : afin de faciliter leur lecture. Pour un public jeune et peu instruit, on a allégé le vocabulaire et mis tout le texte au présent (parce que vous comprenez, le passé simple tout ça...).

Interviennent dans le Club Jo, la gitane sans famille qui rejoindra le groupe, Pilou qui court dans toute la maison en train de faire des bruits de voiture, et Jean-Jacques un autochtone qui aurait trop aimé faire partie du Club.

Aujourd'hui, Claude est adulte, homosexuelle et vivant dans la maison de Kernach avec son amie, elle a décidé pour Noël de rassembler tout l'ancien Club sauf Dagobert qui est mort bien sûr. Elle va de temps en temps passer au lit un moment avec Jean-Jacques toujours amoureux d'elle pour des relations sexuelles « amusantes ». Tante Cécile est en fauteuil roulant souffrant d'un Alzheimer avancé. François est devenu commissaire de police. Il ne voit plus son frère Mick qui s'est marié avec Jo et a fait de la prison. Arrive Pilou avec une grosse voiture de



sport, accompagné d'une jolie femme, fan du « Club des Cinq ». Annie qui sort de son troisième divorce arrive un peu éméchée, accompagnée de son enfant survivant, les deux autres étant décédés dans un accident de voiture qu'elle a eu en état d'ébriété. Cette pauvre gosse vit un martyr avec sa mère. Peut commencer le roman dans le roman, celui qui n'a jamais été lu.

Ils ont alors treize-quatorze ans et leur arrive, à leurs premiers jours de vacances, une chose horrible qui les frappe tous en même temps et à toute vitesse : l'adolescence ! La honte, la frustration, tout leur tombe sur les épaules, éclatant le groupe ! Et terminant « les aventures ».

De retour vers le présent, Tante Cécile et (non, je ne spoilerai pas) sont assassinés ! L'enquête commence. Le meurtrier ne peut être que l'un d'entre eux puisque la neige empêche désormais tout déplacement. Une enquête dont la chute s'avèrera splendide.

Quelques passages marquants à noter comme la toilette mortuaire de la tante, et une description poignante de la peine de l'être cher décédé.

Un beau roman sur l'amertume de l'enfance perdue.

Mais existe-t-il un moyen de la retrouver ? Au prix de quels sacrifices ? Et qui pourrait le faire ? Et qu'en pensent les « vrais » héros anglais qui, eux, ont su rester des enfants ?

Jean-Hugues Villacampa

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Encore une chronique italienne pour ces vacances, avec deux auteurs majeurs du giallo.

Commençons avec le Maître, le Montalbano de l'année. **La Pyramide de boue**, de l'indestructible **Andrea Camilleri**.

Il pleut, il pleut, il pleut... Et Livia déprime, là-bas, dans le nord, au point de ne plus avoir la force pour les engueulades téléphoniques. Si l'on ajoute des soupçons de baisse de l'audition, et une mémoire qui semblerait flancher, on se doute que notre commissaire Montalbano n'est pas de la meilleure humeur du monde. Alors quand le téléphone sonne à 6 h 05 pour l'avertir de la découverte d'un cadavre dans un chantier arrêté pour cause de boue et de désaccord entre les commanditaires publics et la société de construction, Salvo finit de se mettre en rogne. Et ce n'est pas une enquête où les différentes familles mafieuses et les entreprises de construction qu'elles possèdent le prennent pour un couillon qui va arranger les choses.



Un excellent cru et qui démarre sur les chapeaux de roues, dans un grand éclat de rire. On retrouve bien entendu ce qui fait tout le sel de la série, les dialogues hilarants, l'ineffable Catarella, les repas sacrés de Salvo. On

est avec les potes. On découvre un Montalbano touchant, préoccupé par l'état de santé de Livia, et **Andrea Camilleri** dresse le tableau effarant des mécanismes de mises en coupe réglée de l'île par les familles mafieuses, par le biais d'entreprises de construction qui se partagent le gâteau, avec la complicité d'une classe politique pourrie jusqu'à la moelle. Entre le paysage de boue désolant après des jours de pluies, et le constat désespérant de la corruption généralisée, le roman écrit par n'importe qui d'autre aurait été sinistre. Comme c'est le maître qui est

aux manettes, sans rien enlever à la noirceur du constat, on referme quand même le livre avec la patate. Un talent unique.

Remontons un peu vers le nord, à Naples dans les années 1930 avec **L'Enfer du commissaire Ricciardi** de **Maurizio de Giovanni**.

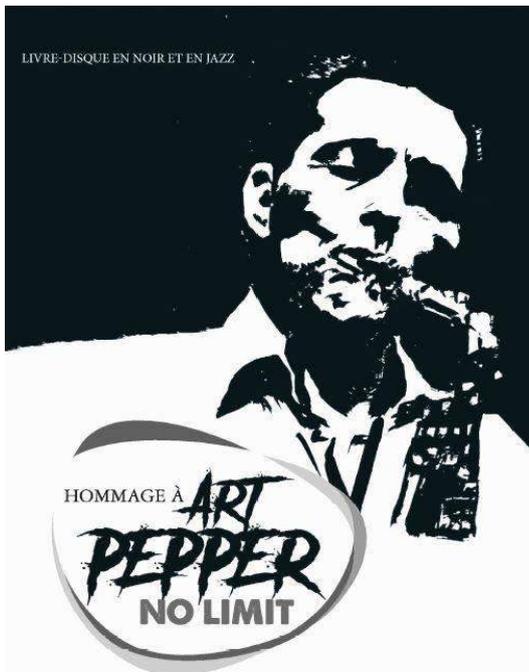
La canicule estivale est là, telle une chape de plomb sur la ville de Naples qui prépare les fêtes de la Madonna del Carmine. Sur le coup de minuit, le professeur Iovine, sommité nationale, titulaire de la chaire de gynécologie, est défenestré de son bureau, au dernier étage de l'hôpital. Ricciardi et Maione se retrouvent en charge de l'affaire, alors que la chaleur écrase tout. Rancœurs, jalousies, amours déçues, chagrins inconsolables... Malheureusement le quotidien des deux policiers qui vont mettre en lumière une carrière qui n'est pas aussi lisse et parfaite qu'il semblerait.

Encore un excellent Ricciardi, mais y en a-t-il des mauvais ? J'y ai retrouvé tout ce que j'adore dans cette série. Des personnages terriblement attachants, la ville de Naples dans tous ses états. L'humanité de l'auteur, et la justesse et la tendresse avec laquelle il décrit les plus démunis, les odeurs et les saveurs de chaque saison, la sensation que l'on a de connaître ces personnages et ces rues depuis toujours. Et le contexte historique de ces années 1930 avec le poids du fascisme, la misère qui pousse une partie de la population à l'exil. Ne serait-ce que pour cela, chaque volume de la série est indispensable. Cette fois, en prime l'écriture de l'auteur fait merveille pour décrire la canicule, comment elle abat et anesthésie tout, comment elle est différente d'une simple journée chaude et comment elle affecte la ville, ses habitants, son animation. Pour finir, **Maurizio de Giovanni**, comme toujours, instille autant de suspense, de tension et d'attente dans la vie privée de Ricciardi et Maione, que dans une intrigue principale une fois de plus parfaitement tricotée. Et c'est cela qui fait que, le roman à peine refermé, le lecteur attend déjà avec impatience la suite.

Jean-Marc Laherrère

Andrea Camilleri / **La Pyramide de boue** (*La Piramide di fango*, 2014), Fleuve Noir (2019), traduit de l'italien par Serge Quadruppani.

Maurizio de Giovanni / **L'Enfer du commissaire Ricciardi** (*In fondo al tuo cuore. Inferno per il commissario Ricciardi*, 2014), Rivages-Noir (2019), traduit de l'italien par Odile Rousseau.



petit à petit

No Limit, Hommage à Art Pepper, Editions Petit à petit. C'est l'ami Dominique Delahaye qui a coordonné ce livre/disque, recueil de nouvelles noires illustrées en hommage à Art Pepper.

12 auteurs et autrices de nouvelles noires : Laurence Biberfeld, Anne Celine Dartevel, Dominique Delahaye, Pascale Dietrich, Denis Flageul, Sylvie Granotier, Patrick Pécherot, Dominique Sylvain, Jean Bernard Pouy, Gerard Streiff, Emmanuelle Urien, Marc Villard et **douze illustrateurs et illustratrices :** Nathalie Bodin, Jean Christophe Chauzy, Laurence Clement, Daphné Collignon, Kokor, Mako, Chantal Montellier, Anthony Pastor, Jeff Pourquié, Iris Pouy, Aude Samama, Silex, ont participé à l'aventure.

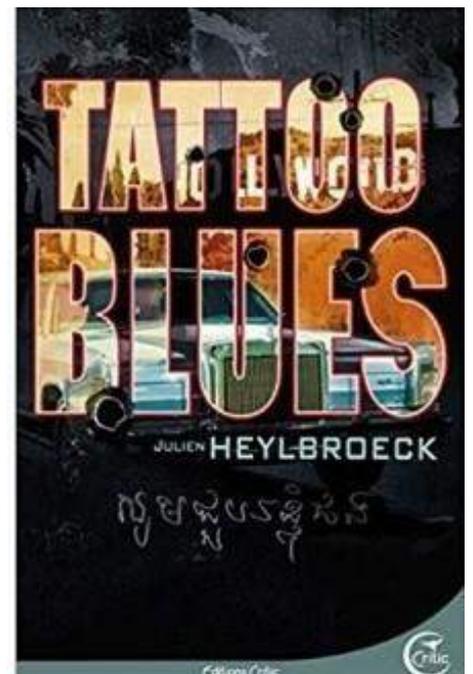
Huit musiciens ont enregistré **douze compositions d'Art Pepper** dont les titres étaient les points de départ des nouvelles. D.Delahaye (sax alto et ténor, arrangements), B.Canvel, F.Duval, G.Godefroy (piano), F.Jauvain (sax baryton), A.Lécrivain (trompette), M.Minelli (guitare, chant, programmations), E.Mvouama (orgue). À l'image de la discographie variée d'Art Pepper, les musiciens ont choisi des titres qui vont du swing, au latin-jazz, en passant par le blues et même le funk, pour des versions modernes, qui emprunteront à l'esthétique electro-jazz. Un très bel ouvrage avec de bons textes magnifiquement illustrés, et un CD à la hauteur de l'enjeu : Les amateurs de jazz et de romans noirs vont se régaler... (110 p. + un CD - 29.90 €)

Manhattan Chaos, de Michaël Mention. 10/18 N°5411. Inédit. Plombée par une atmosphère

étouffante et sous le coup d'une panne électrique généralisée, la ville de New York est menacée d'explosion sociale en ce mois de juillet 1977. Reclus dans son appartement, le plus célèbre musicien contemporain de jazz Miles Davis est en panne d'inspiration depuis deux ans. Incapable d'affronter la vie et les autres, il va devoir se faire violence pour satisfaire son addiction à l'héroïne. Alors que Manhattan sombre dans la violence et le chaos, Miles Davis arpente les rues à la recherche de sa drogue. Il y rencontrera un drôle de type pas franchement réel mais très intrusif qui le fera voyager dans le passé, découvrir quelques tragédies de l'histoire des Etats-Unis et n'aura de cesse de l'inciter à reprendre la musique. Un roman noir, très noir même, et inédit, du français Michaël Mention qui évoque l'enfer de la drogue et la dépression mais sans jamais verser dans le misérabilisme outrancier. Le personnage de Miles Davis est formidablement bien campé... (216 p. – 7.10 €)

Tatoo blues, de Julien Heylbroeck. Editions Critic. Los Angeles, fin des seventies. Au lendemain d'une

soirée très alcoolisée, un vétérán du Vietnam, se réveille avec la phrase « aidez-moi » tatouée en cambodgien sur l'épaule. Dans les souvenirs de l'intempérant, seule subsiste l'image d'une jeune femme apeurée dans une petite



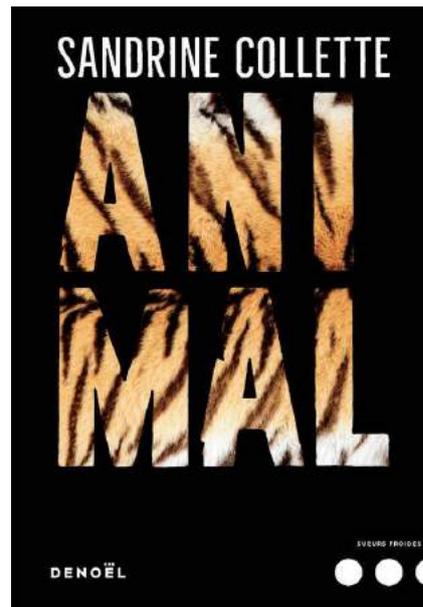
boutique minable. Mais les premières tentatives de nouer le contact avec la tatoueuse déclenchent une série de violences qui n'augurent rien de bon. Notre camarade rédacteur, l'angevin Julien Heylbroeck, poursuit son petit bonhomme de chemin dans la littérature. Il imprime un rythme soutenu à cette sombre histoire de réfugiée victime des khmers rouges et sauvée par des vétérans paumés qui redonnent ainsi un sens à leur vie. (17 €)

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Pour cet été, deux livres de Sandrine Collette : *Juste après la vague*, en poche, et *Animal* chez Denoël. Et en prime Surface d'Olivier Norek aux Ed. Michel Lafont

Dès les premières lignes de *Juste après la vague*, j'ai pensé à la nouvelle d'Émile Zola, « L'Inondation ». Parue en 1885 avec d'autres nouvelles, ce texte relate un fait divers dramatique survenu dans le Sud-Ouest en 1855 : la Garonne sort de son lit. Témoin de cette désolation, un riche fermier voit passer sous ses yeux ses cultures, ses animaux, ses proches... Il avait tout, il n'a plus rien. Ceux que relate Sandrine Collette, dans *Juste après la vague*, ceux-là n'ont rien. Ou juste un coin de terre, une île où les quelques poules n'assureront pas longtemps la survie. Pourquoi ce raz-de-marée ? Est-elle la résultante d'un dérèglement climatique prophétique ? On ne le sait pas. Toujours est-il que l'eau monte, quelque part du côté de Vallonne. Toujours est-il que les parents de sept enfants sont placés devant un choix crucial : qui faire monter dans la barque trop petite, illusoire arche de Noé trop exigüe pour les sauver tous ? Et dès lors, comment vivre, de part et d'autre, ce déchirement, cet abandon ? Que va-t-il se passer entre le 19 et le 28 août, période sur laquelle se déroule le récit ? Quelle est la situation la plus enviable ou du moins la mieux périlleuse ? Partir sur les flots d'où émergent quelques têtes de statues vers d'autres rivages plus sûrs ou rester sur l'île pour attendre l'accalmie ? Ou l'inéluctable ? J'ai retrouvé, dans ce livre de Sandrine Collette, paru en poche alors que sort son dernier roman paru chez Denoël, *Animal*, (voir ensuite), le thème qu'elle avait évoqué lors de l'interview qu'elle m'avait accordée, en mai 2017 à la librairie Parchemins à l'occasion de la sortie de son livre *Les Larmes noires sur la terre*. Elle m'avait dit, en conclusion, que le prochain thème serait l'eau. Elle m'avait dit aussi : « J'écris dans la joie. » J'ai retrouvé dans ce livre les mêmes accents naturalistes que chez Zola, avec cette même efficacité d'écriture, ce sens du suspense, cette approche au plus près de l'humanité des personnages, l'importance des éléments et cette sorte de fatalité qui, parfois se change en destin. *Les Larmes sur la terre* était, à mon sens, le premier de ses livres avec une fin non dystopique. Pour connaître le dénouement de *Juste après la vague*, il suffit d'ouvrir les premières pages, et se laisser porter... Quant à la joie... (7,90 €, livre de poche)



Animal, chez Denoël, collection « Sueurs froides »

En terme d'onirisme, l'ours est au commencement. Il est le symbole du chaos d'où surgira la lumière. La forêt, un lieu initiatique où trouver son chemin. Ou se perdre. Est-ce ce type de pulsion qui anime

Lior lorsqu'elle se lance à la poursuite de ce plantigrade, en pleine forêt du Kamtchatka ? Est-ce une volonté d'affrontement entre chasseur et chassé ? Est-ce une autre traque, plus enfouie, que cherche cette jeune femme ? Ce nouveau livre de Sandrine Collette flirte plus, me semble-t-il à sa lecture, avec une quête individuelle qu'avec un roman noir « classique », si tant est qu'il y ait matière à classement. Mais déroulons une partie de l'histoire. Elle prend sa source dans une forêt népalaise. Une enfant, Nin, ligotée à un arbre, future proie pour les tigres, échappe à ce sort funeste grâce à une femme, Mara, qui la libère pour la confier plus tard à un orphelinat. Bien des années plus tard, devenue Lior, la jeune femme se retrouve dans une autre forêt, au cours d'une chasse à l'ours au Kamtchatka. Nouveaux décors, nouveaux contextes pour ce dernier livre de Sandrine Collette qui prête parfois à l'ours un raisonnement, une psychologie, une stratégie qui ne tiennent pas complètement de l'instinct animal. Et inversement. Entre Lior et cet ours qui appelle les humains « les petits êtres », il y a quelque chose à régler qui dépasse l'histoire elle-même : « Elle essaie de comprendre l'ours, de deviner l'ours, de devenir l'ours. Ce n'est plus l'ours que suit Lior. C'est l'idée de l'ours », écrit Sandrine Collette. Mais cette traque n'est qu'une étape. Avoir vaincu la peur de l'ours engage Lior vers un autre voyage qui tient lui aussi du labyrinthe avec un fil d'Ariane qui la ramènera à sa frayeur initiale. Puissante, sauvage, viscérale. (283 p. - 19,9 €)

Martine lit dans le noir... suite et fin

Surface, Olivier Norek. Ed Michel Lafont

Défigurée lors d'une intervention de la brigade des stupés qui a mal tourné, Noémie Chastain est envoyée dans l'Aveyron pour officiellement, "se retaper". Dans les faits, son visage dérange et le choc post-traumatique fait craindre à ses supérieurs, une certaine fragilité. Officiellement toujours, sa mission est de sceller le sort d'un commissariat contrôlant une zone de six communes qui doit, à terme, passer sous le contrôle de la gendarmerie. Autant dire que Noémie Chastain par à reculons dans ce coin aux antipodes de la vie parisienne, où règne en maître Pierre Valant, maire depuis un nombre incalculable de mandat. Ce village a cela de particulier qu'il a été déménagé, cimetière compris, sur les hauteurs après l'engloutissement du site à des fins de barrages électriques. Sous l'eau, des maisons vides, des souvenirs, et des corps qui, vingt-cinq ans plus tard, refont surface. Et avec eux, les vieilles histoires comme celle de ces trois enfants disparus à l'automne 94. Disparus ? Kidnappés ? Un ouvrier de passage, repris de justice, devient le coupable tout désigné. Et disparaît lui aussi. Noémie Chastain, en dépit de ses réticences, se voit contrainte de mener l'enquête et, parallèlement, tente de se reconstruire et de se réapproprier son visage dévasté.

Comme dans les livres précédents d'Olivier Norek, l'écriture embarque le lecteur qui voit défiler l'intrigue comme un film. Une écriture simple, efficace, quasi scénarisée, factuelle. Ancien flic lui-même, Olivier Norek connaît bien les procédures, le mécanisme des enquêtes, le travail et la solidarité des équipes, les risques encourus. Les investigations n'ont pas ou peu de secret pour lui. Mais au delà de la technique, le livre dégage une ambiance, fait naître des images. L'auteur suscite l'empathie pour les personnages et sème des petits cailloux d'indices qui parfois, égarent le lecteur sur de fausses pistes. Quand les secrets éclatent au grand jour comme des bulles à la surface de l'eau, on comprend alors que tout le monde savait. (19,95 €. - 425 p.)

Martine Leroy-Rambaud



CONCOURS DE NOUVELLES



Insurrections

Appel à textes pour l'anthologie à paraître à l'occasion du 10^e salon d'Angers de la SF et du polar, imaJn'ère 2020

Insurrection : Action de se soulever contre le pouvoir établi pour le renverser.

Mais, cela ne vous aura pas échappé, le titre de cet appel à texte est au pluriel. Plurielles sont les aspirations des membres d'imaJn'ère, plurielles sont les passions de nos lecteurs, plurielle aussi est l'imagination des écrivains qui se sont succédé dans les dix anthologies précédentes. La définition ci-dessus ainsi que notre culture ramènent souvent l'insurrection à la politique, mais, bien sûr, ce n'est pas la seule option.

Nous sommes persuadés que les domaines des littératures policières, qui nous différencient tout en nous rassemblant, sont capables d'ouvrir votre esprit à de multiples déclinaisons de ce thème, que ce soit sur les formes de l'insurrection, sur les divers types de pouvoir à renverser (physiques, sociologiques, psychologiques, etc.), ou sur le contexte et la forme de narration (anthropomorphisme, absurde, etc.) dans lequel votre texte s'ancrera. N'hésitez donc pas à vous révolter contre les littératures policières trop conventionnelles.

Polarisez l'insurrection !

Consignes et détails pratiques :

- Concours ouvert à toute personne majeure n'ayant pas déjà remporté l'un de nos concours.
 - Langue d'écriture : français.
 - Un seul texte par participant.
 - Les nouvelles devront être inédites et libres de droits.
 - Taille du texte : 25 000 signes (espaces comprises) +/- 10 %.
 - Format du texte : police classique (pas de trucs tordus et illisibles) corps 12, interligne 1.5, paginé.
 - Date limite d'envoi : **31 octobre 2019** à 24 : 00
 - Règlement complet disponible sur <https://imajnere.fr/actualites/>
- adresse d'envoi : julien.vedrenne@k-libre.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2020 POLAR + titre de la nouvelle)

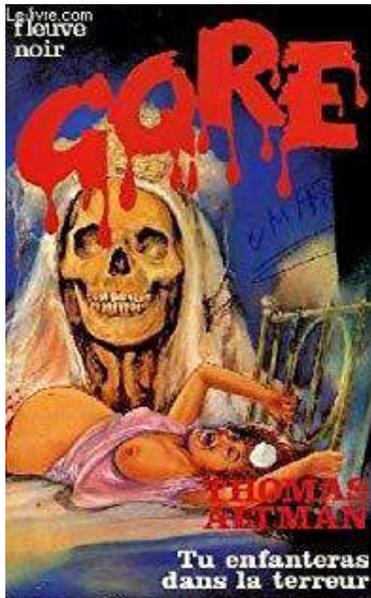
DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

TU ENFANTERAS DANS LA TERREUR, de Thomas Altman

Fleuve noir - Collection « Gore » n° 11 - 1985

Par le hasard de l'ordre alphabétique, Altman est le premier auteur de la collection à être présenté dans la généreuse bible sur « Gore » qu'est l'ouvrage dirigé par David Didelot, *Gore, dissection d'une collection* (chez Artus Films). On y apprend que cet auteur américain, s'appelle Campbell Armstrong, qu'il est né en 1944 et décédé en 2013. Ancien enseignant en philosophie, il est vite passé à l'écriture, sous divers pseudonymes. Seul son *The True Bride*, paru initialement en 1982 aux USA, figurera dans la collection « Gore » alors qu'il a signé toute une série de romans d'horreur dans les années 1980. Amiral Fred, qui chronique ce titre revient sur son « suspense implacable » et sa « noirceur sans fond ».

Jean-Philippe Mochon, dans *Autopsie d'une collection, le bel effet gore*, ne tarit pas d'éloge sur ce court roman « d'amour total », parlant de « bouquin de terreur » tandis que Daniel Riche, lui, évoque un « gore psychologique » à l'intrigue « remarquablement bien construite ».



Force est de constater que tout ce beau monde a raison. *Tu enfanteras dans la terreur* est un livre très plaisant et efficace, dont l'intrigue fait forcément penser à *Rosemary's Baby*. En effet, on y suit en permanence une jeune femme enceinte de sept mois dont le quotidien vire à l'enfer quand elle commence à être harcelée par un mystérieux agresseur. Son entourage doute de la véracité de ses dires et tente maladroitement de la rassurer. Et nous, lecteurs, avons de temps en temps droit à quelques courts intermèdes sous forme de monologues provenant du probable persécuteur. L'ambiance vire de plus en plus au malsain et à l'angoissant, jusqu'à un dénouement percutant.

Difficile, en 152 pages format poche de dresser le portrait psychologique d'une femme en perte, isolée, versant dans la paranoïa... Et pourtant Altman s'en sort admirablement bien. Il dé-

coupe son roman en chapitres qui sont autant de marches vers la folie, en saupoudrant parfois de ces petits paragraphes intrigants qui entretiennent la tension.

Tu enfanteras dans la terreur est un roman finalement peu *gore*. Quelques scènes dérangeantes, avec un peu de sang, viennent faire rougir un peu le livre, mais en fait l'horreur est ici bien plus psychologique comme le soulignait fort justement Daniel Riche, directeur de collection historique de « Gore ». Mais le thème, la grossesse, les nouveau-nés, met forcément mal à l'aise quand il se joue de la vulnérabilité du personnage principal, que l'on suit et auquel on s'attache. C'est pourquoi on peut comprendre sa place dans la collection. En effet, il est à réserver à un public averti. Enfin, il pouvait l'être à l'époque de sa parution. Depuis, du sang a coulé sur les pages des *thrillers*, de plus en plus sombres et saignants et, de nos jours, il constitue une lecture plutôt sage comparée à certains titres parus par la suite. Il n'a pas conservé le même impact que les romans de Nécrorian dans la collection, par exemple. Néanmoins, il se dégage rapidement et sa concision fait sa force à une époque où la mode a tendance à davantage lorgner vers le pavé.

Chose à noter aussi, même si ce fut régulièrement le cas dans cette collection : pas de fantastique à l'horizon. L'horreur est bien réelle, réaliste. Simplement humaine, mais cela renforce d'ailleurs probablement la puissance du roman.

Au gré des salons et des discussions avec les piliers de la collection, j'avais pu apprendre qu'il existait deux tabous, auxquels les auteurs devaient se plier, n'étant censurés sur rien d'autre. Les sévices sur les enfants étaient l'un d'eux. Et pourtant, dès le numéro 11 d'une collection qui va en compter 118, ce tabou était quand même dangereusement frôlé par le thème de ce roman, aux scènes choc rares, mais diablement marquantes. C'était ça aussi, « Gore », l'illustration par l'audace que l'écriture peut aussi être punk, provocante et remuante, et que les limites de la bienséance sont faites pour être joyeusement explosées. D'aucuns s'en souviendront pour leur éphémère collection hommage, croyez-moi !

Et l'autre tabou ? Je vous en parlerais peut-être à l'occasion d'une prochaine chronique.

Julien Heylbroeck

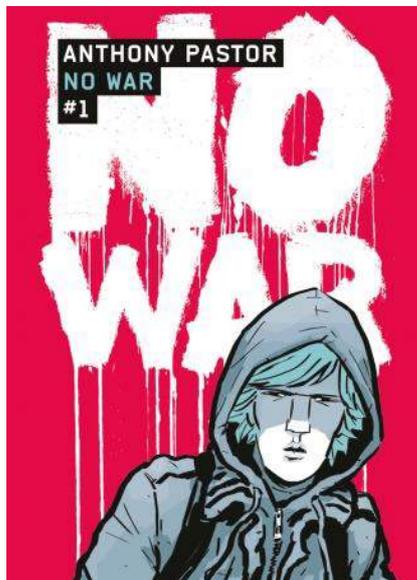
Entre quatre planches

La sélection BD de Fred Prilleux

No war 1 et 2 , d'Anthony Pastor (Casterman)

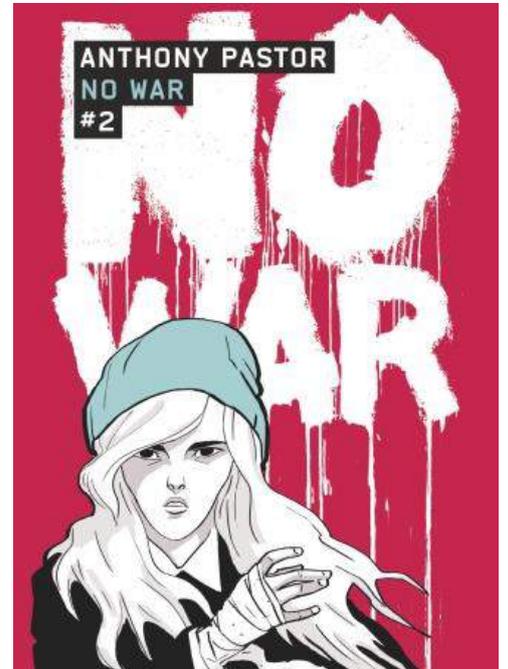
Anthony Pastor, lauréat du Fauve Polar 2014 pour l'excellent *Castilla Drive*, s'est lancé en 2019 dans une fresque noire et verte au long cours, dans une contrée lointaine et imaginaire. Mais si proche de notre quotidien...

Ne cherchez pas le Vukland sur le globe, il n'existe pas. Ou plutôt, regardez la carte qui ouvre *No War* : l'archipel est bien là, au sud du Groenland, en pleine mer du Labrador. C'est ici que vivent les Kiviks, sur Saarok, l'une des trois îles de l'archipel. Et c'est ici qu'Oruk, officier de la police locale, et son neveu Run, découvrent le cadavre d'un homme, à qui on a gravé « no dam » — « pas de barrage » — sur le front... L'homme est un ingénieur qui travaille sur un projet de barrage gouvernemental, au cœur des terres sacrées Kiviks. Cet assassinat va faire monter d'un cran la tension qui régnait déjà autour de ce projet soutenu par un président élu dans la contestation. Que va faire Run, du haut de ses dix-sept ans, lui dont la mère est une activiste kivik, et le père en charge du barrage controversé ? Essayer de vivre, tout simplement, avec ses amis, au milieu d'un chaos familial et environnemental grandissant...



— avec ce point initial du meurtre à résoudre —, et du récit politique, avec ce pouvoir face à ses opposants. La dimension fantastique, mystique, presque, n'est pas loin non plus quand entrent en jeu les pierres kafikadiks, aux étranges pouvoirs. Bénéfiques ou maléfiques ? Un peu comme si la nature inversait les rôles et semblait vouloir prendre sa revanche sur l'homme, en décidant de son sort. Et quand on voit la galerie de personnages cyniques, violents, arrivistes, égoïstes qui traversent les pages, on se dit qu'elle a bien raison, la Nature, de se rebeller.

Même si pour l'instant, ce sont surtout des jeunes comme Run, Kas, Brook qui essaient de défendre un monde pas encore tout à fait pourri par le fric... Mais il va leur en coûter et, déjà, dans ces deux premiers



tomes, la violence est présente au coin de chaque rue de la capitale Numak, et gagne même les collines de Saarok. Partout le chaos, bientôt ? Pour dessiner cette saga au rythme soutenu, Anthony Pastor, qui a déjà exploré plus d'un style graphique au cours de sa carrière, a laissé de côté le réalisme de ses derniers albums (*Le Sentier des reines*, *La Vallée du Diable*) : « Ma ligne dans *No War*, c'est d'arriver à un dessin narratif. Comme Hugo Pratt, comme Bastien Vivés [...]. C'est vraiment ça, la bande dessinée, c'est de l'écriture, mais de l'écriture graphique. » Une lapalissade, ces propos pastoriens ? Loin de là, car voici un auteur de bandes dessinées qui sait *vraiment* raconter une histoire, nous plonger au cœur d'une ribambelle de personnages, par la seule force de son trait — superbes scènes de foules ! —, et la fluidité de sa mise en cases. Et au final, on a beau savoir que le Vukland, sur la carte, d'accord, il n'existe pas, mais en fait, tout ce qui s'y passe, ça existe. C'est juste à côté de chez nous... Anthony Pastor en est l'envoyé spécial, pour un feuilleton riche et prenant.

Fred Prilleux

No War 1 et 2 - Scénario et dessin Anthony Pastor— Casterman, 2019 – 2 tomes de 130 et 120 pages couleur – 15 € chaque

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

L'ombre et la proie : *Trouble passager*, de David Coulon

(Collection « Angoisse », French Pulp Éditions. 2019)

J'ai déjà évoqué **David Coulon** à deux reprises dans les colonnes de *La Tête En Noir*. Mais c'était en 2014 et 2015, afin de présenter ses deux premiers romans, *Dernière fenêtre sur l'aurore* et *Le Village des ténèbres*. Il était donc grand temps de revenir sur le cas du gailard. D'autant que le cas en question s'est aggravé de façon spectaculaire avec ce très sulfureux *Trouble passager*, fraîchement paru dans la collection « **Angoisse** » de l'éditeur French Pulp.

Le troublé s'appelle Rémi Hutchinson, écrivain de son état. Enfin, écrivain... Il est l'auteur d'un roman, un bouquin d'horreur intitulé *L'Invasion des crapauds des profondeurs*. Il a bien un autre livre en cours de rédaction, mais... il peine à le terminer. Il faut dire que Rémi a des circonstances atténuantes. En effet, sa fille a disparu cinq ans plus tôt. Elle a été enlevée. Depuis lors, le couple que l'auteur forme avec Lucie ne tient plus guère qu'à un fil. Un fil si ténu qu'il pourrait bien se briser à cause d'une trop jeune femme prénommée Sofia...

Sofia, dix-sept ans, qui lors d'un cocktail ennuyeux se présente à l'auteur comme une de ses fans. Qui l'invite à la retrouver sur un site hébergeant un jeu interactif. Rémi hésite. Puis cède. Après tout, une simple conversation virtuelle n'engage à rien. Mais à l'issue de ladite conversation, il reçoit un message privé émanant d'une certaine Monica. Monica, quinze ans, prétend savoir ce qu'il est venu chercher et se propose « de lui offrir ». Rémi hésite. Puis cède. Sans se douter qu'il met ainsi le doigt dans le plus terrifiant des engrenages.

« L'innocence elle-même a parfois besoin d'un masque », prévient une phrase de Thomas Fuller placée en avant-propos du roman. Toute la question est de savoir qui est innocent... Quant aux masques, il en est beaucoup question dans *Trouble passager* (tout comme dans *Lumpen*, du même auteur). Et il est encore plus question de savoir quels visages ils dissimulent. Qui est cet homme au masque bleu, dont le souvenir hante les nuits de Rémi ? Et qui conduisait la voiture bleue dans laquelle sa fille Mélissa est montée le jour de sa disparition ?

David Coulon sème le vent et le lecteur récoltera la tempête. Mais autant *Trouble passager* est clairement un *thriller*, autant l'auteur n'est pas là pour jouer avec nos nerfs – même s'il est très doué pour ça et même si ça l'amuse certainement. S'il y a du suspense, c'est pour

entretenir la paranoïa. (Méfiez-vous des apparences. Ne faites confiance à personne.) S'il y a de la torture et du voyeurisme, c'est pour mieux interroger la notion de culpabilité et notre rapport

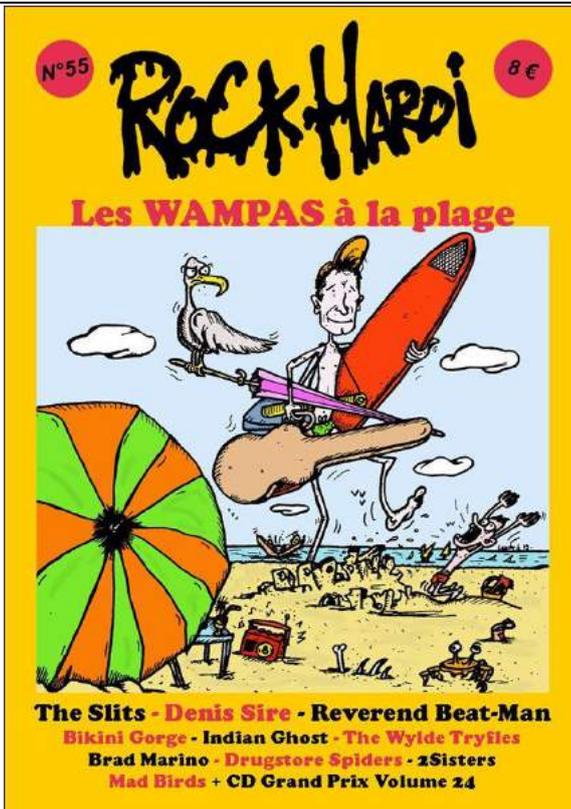


à la violence. (Vous auriez fait quoi à sa place ? Vous êtes qui pour juger ?)

Mais le pire est peut-être qu'entre la proie et le prédateur subsiste toujours l'ombre d'un doute... Le pire ? Voire. Car David Coulon ose l'impensable dans un chapitre final justement intitulé « Expiation », qui vient achever son lecteur par un retournement de situation terrasant. *C'est moi la gentille*. Quatre mots qui changent tout. Qui non seulement forcent à reconsidérer toute l'histoire, mais brouillent – voire annulent – la frontière entre le bien et le mal. Alors on repense au début du roman. « Tout le monde est innocent. Pas de coupables... Pas de gentils et de méchants. Seulement des victimes et des bourreaux. » *C'est moi la gentille*. Non, vraiment, *Trouble passager* est un titre qui ne convient pas. Sauf si on le considère comme un euphémisme ironique. Car je suis certain que ce roman laissera des traces. Du genre indélébiles.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...



Rock hardi n°55

Créé en 1982 (deux ans avant *La Tête en Noir*) et appelé *Rock Hardi* en hommage au dessinateur Marijac (fondateur entre autre du journal *Coq Hardi*), le superbe prozine de Fabrice Ribaure tient toujours la route avec deux parutions par an. Chaque numéro mélange avec bonheur Rock, BD et Littérature, sans oublier le CD à la gloire du rock, du vrai, celui qui sonne juste et fort.

Au sommaire de ce numéro d'été :

Les Wampas (témoignages, photos inédites).

Hommage à Denis Sire.

Interviews The Slits (Tessa & Palmolive), Reverend Beat-Man, Indian Ghost, Bikini Gorge, Brad Marino, 2Sisters, The Wylde Tryfles, Drugstore Spiders, Mad Birds.

Rubriques disques, livres, romans noirs, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 14 titres Grand Prix Vol. 24 : Indian Ghost, Brad Marino, Jim Younger's Spirit, Bikini Gorge, Drugstore Spiders, The Wylde Tryfles, Mad Birds.

68 pages + CD 14 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com www.facebook.com/rockhardi

Les mal-aimés, de Jean-Christophe Tixier. Albin Michel. Début du 20^e siècle. Au cœur des Cévennes, une petite commune rurale est le théâtre de faits divers qui troublent la population prompte à suspecter les forces du mal de troubler l'ordre établi. Mais il s'avère rapidement que sur le village plane l'ombre sinistre d'un centre pénitentiaire pour enfants fermé en 1884. Dans cette maison d'éducation surveillée, l'espérance de vie ne dépassait pas quelques années tant les conditions d'existence étaient rudes. Et les habitants du coin ont si bien profité de la situation qu'ils craignent maintenant de devoir payer. Jean-Christophe Tixier explore avec minutie un monde d'un autre âge peuplé de paysans cupides et crédules, de femmes soumises, d'enfants-martyrs, de curés complices, de docteurs aveugles. Le style est parfait et on se laisse facilement embarquer dans cette histoire oppressante et terrible. (326 p. – 19.50 €)

Wolf, de Jim Harrison. – 10/18. On ne louera jamais assez l'œuvre de Jim Harrison et la lecture de **Wolf** aide à comprendre un peu mieux le bonhomme, bien que l'ouvrage ne soit pas franchement autobiographique. On y découvre l'auteur retiré en pleine nature sauvage et on suit ses démêlées pour survivre en milieu hostile. Ce récit est entremêlé des souvenirs urbains d'Harrison dans lesquels le sexe, les drogues et l'alcool jouent un très grand rôle (« j'étais tellement heureux que j'en aurai embrassé une bouche d'incendie »), sans oublier son antimilitarisme, son approche de la mort, sa vision de la société américaine des seventies. Harrison reste une figure majeure de la littérature américaine. Préface de François Busnel. (286 p. 7.50 €)-

Jean-Paul Guéry

papeterie
librairie
contact

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Au nom du bien, de Jake Hinkson. Ed. Gallmeister. Rongé par le remord d'un honteux péché de chair, le pasteur Weatherford boit son calice jusqu'à la lie le jour où son jeune complice amoureux le fait chanter. Bien inséré socialement dans la petite communauté de Stock (Arkansas) et très attaché à sa famille, le pasteur refuse de voir son univers s'écrouler et choisit la pire des solutions. Dès lors, ce brave homme, pétri de certitudes et de bons sentiments tombe de Charybde en Scylla et sombre dans le doute. Dans une Amérique pudibonde, le combat désespéré d'un homme d'église en proie à la culpabilité mais qui refuse d'assumer les conséquences de ses actes. (22.60 €)



Quelqu'un sous les paupières, de Cristina Sanchez-Andrade. Ed. Jacqueline Chambon. Doña Olvido est une très vieille dame espagnole qui perd beaucoup la tête mais tente de garder son rang. Sa fidèle servante, Bruna, est encore plus vieille et plus folle mais toujours dévouée à sa patronne. Sur un coup de tête, elles prennent la route avec, à l'arrière de la vieille coccinelle, un étrange colis auquel elles semblent beaucoup tenir. Sur le chemin, tandis que les cadavres s'accumulent, Doña raconte son histoire et sa vie au sein d'une belle-famille pour le moins bizarre. Mêlant allègrement l'histoire de la Galice et une farce noire, ce roman déjanté est un ovni de la littérature policière. (22.50 €)

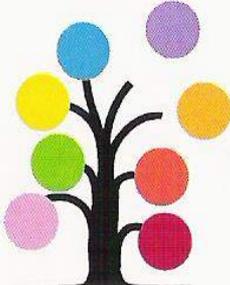
Juste avant de mourir, de S. K. Tremayne. Presses de la Cité. Certes, Kath avait échappé de justesse à la mort dans un accident de voiture mais elle avait surtout perdu le souvenir de la semaine précédant le drame. Hors, son entourage lui annonce, lettre à l'appui, qu'elle a fait une tentative de suicide. Elle n'aura de cesse de découvrir ce qui l'a poussé à une telle extrémité, alors qu'elle aime son mari et son adorable petite

filles Lyla, atteinte du syndrome d'Asperger. Dans les landes inquiétantes du Devon, S. K. Tremayne propulse son héroïne dans un univers de faux semblants et de vraies inquiétudes, entraînant à sa suite le lecteur dans un suspense impeccable.

Le gamin des ordures, de Julie Ewa. Albin Michel. En découvrant une famille de Roms épuisés au pied de son immeuble, Lina ne peut se résoudre à fermer les yeux. Mais les bons sentiments ne sont pas de taille à lutter contre les tracasseries administratives, les harcèlements policiers et les chantages des politiques. Parqués dans des ghettos insalubres, gangrenés par le crime et les trafics en tous genres, les parias de la société sont les victimes d'un système mafieux parfaitement huilé. Par le biais d'une histoire fort bien documentée, Julie Ewa s'empare avec talent d'un sujet douloureux pour dénoncer les conditions de vie des Roms en France. Edifiant ! (400 p. - 19,90 €)

Libre comme l'air, de Sara Lövestam. La Bête Noire. Robert Laffont. Réfugié politique iranien, Kouplan est installé à Stockholm depuis près de 4 ans et vivote d'un petit boulot de détective privé clandestin. Il traverse une passe difficile le privant de logement avant d'être engagé par une femme atteinte de sclérose en plaques qui soupçonne son mari d'infidélité. Kouplan commence alors une filature compliquée à la fois par le manque de moyens, une santé défaillante et surtout le stress du réfugié qui risque en permanence l'arrestation. Sara Lövestam renouvelle le polar suédois avec ce héros très original évoluant dans un contexte de précarité qui conditionne chaque instant. (18.90 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

L'Écrivain public, de Dan Fesperman. Grands Détectives 10/18

New York – 1942. Dès son arrivée à New York, Woodrow Cain, jeune flic du sud des USA, se voit confier une affaire qui pue : le cadavre d'un Allemand a été retrouvé sur les docks tenus par la mafia. Mulhearn, supérieur de Cain, déteste ce jeune flic car sa nomination lui a été imposée par un politicien au bras long : Euston, beau-père de Cain.

L'enquête s'annonce difficile. Un matin, un drôle de bonhomme se présente au commissariat : Danziger. Il déclare : « Je suis écrivain public ; je veux vous aider. Je sais beaucoup de choses sur les habitants du quartier. On me fait des confidences. Et je parle plusieurs langues » (dont le yiddish, l'hébreu, etc). Cain apprend que le noyé se nomme Hansch, est d'origine allemande, a été embauché pour un travail mystérieux par une agence de placement liée à la fois aux syndicats et à la mafia. Or les syndicats font la pluie et le beau temps sur le port. On n'a pas intérêt à en savoir trop si on veut rester en vie. Après Hansch, un certain Klauschaller est retrouvé mort. Toute cette affaire, se dit Cain, pourrait bien être liée au sabotage du paquebot *Normandie* qui a été en partie incendié. Des gens peu recommandables profitent de la guerre pour solliciter des fonds pour l'Allemagne et obtenir des produits allemands malgré le blocus.

Enquête ardue, atmosphère trouble, présence de la guerre au loin, voilà les traits particuliers de ce polar. Un inspecteur est projeté dans ce milieu avec toute la naïveté de sa jeunesse, un caractère droit, et une obstination qui manque de lui coûter la vie. L'auteur évoque, dans cette œuvre hors normes, une ville tenue en partie par la mafia avec le consentement implicite des autorités judiciaires. Celles-ci ont compris l'utilité des gangs pour contenir les manœuvres des sympathisants du régime nazi car il existe une forte communauté allemande à N Y. L'intrigue s'appuie sur une importante documentation qui révèle une opération conjointe de la Marine et de la mafia. Pour réussir cette opération, l'appui du syndicat contrôlant le marché aux poissons s'avère déterminant. Ce syndicat est très lié à l'entourage du célèbre Lucky Luciano (en prison à cette période). Fesperman rend son histoire particulièrement attachante grâce à deux personnages : Cain, enquêteur consciencieux, méprisé par sa hiérarchie, et suspecté, avec raison, de mener une enquête secrète sur la corruption dans la police. Cain a lui-même un passé douloureux et une fille à protéger. Danziger devient



le soutien indispensable de Cain dans son travail. Il est précieux par sa connaissance du terrain, mais il a des zones d'ombre, passant d'une miteuse officine à l'hôtel de grande classe. Petit à petit son passé se dévoile. Le lecteur va de surprises en surprises. Passionnant de bout en bout, ce polar nous transporte dans un New York que l'on ne soupçonnait pas.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°199 – Juillet / Août 2019

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58